

LE DEPART DE L'ANGE DU FOYER

(Voir gravure)

C'était en ce noble pays de nos ancêtres, l'Acadie. L'ignoble attentat de la Grand-Prée, en septembre 1755, se préparait dans l'ombre, ainsi que se prépare un complot contre un bon et pieux monarque. Les hordes barbares de Winslow couvraient une immense étendue, avec Port-Royal comme point d'appui et de ravitaillement.

Dans une chaumière non loin de la Grand-Prée, un jeune ménage avait cru atteindre le bonheur : Joseph Hébert avait trouvé, en Louise-Marie Leblanc, une épouse vaillante, bonne et douce aux malheureux, comme lui-même était plein de compassion pour ceux qui souffraient.

Leurs champs leur donnaient amplement de quoi vivre ; deux beaux bœufs roux traînaient docilement la charrue, ou la charrette du marché, tandis que quatre bonnes vaches de cette ancienne race de petites vaches canadiennes qui tendent à disparaître, paissaient tranquillement dans un pré intelligemment divisé, planté de gros arbres prêtant leur ombre salutaire durant les grandes chaleurs de l'été.

Un gracieux petit enfant, rose et joufflu, était venu égayer ce paisible intérieur : n'est-ce pas, que le Bon Dieu voulait rendre leur bonheur complet ?...

Et un jour, jour de malheur, jour de malédiction ! tandis que Joseph surveillait ses moissons dorées dont les javelles épaisses jonchaient les sillons, deux habits rouges, pénétrant en sa demeure où Louise-Marie venait de faire joindre les menottes à son ange bien-aimé ; ces deux lâches avinés, après avoir proféré mille menaces plus terribles les unes que les autres, se précipitèrent sur la pauvre jeune femme sans défense. L'un d'eux prit le joli petit enfant, et lui fracassa la tête sur les dalles de la cuisine !...

Notre gravure achève ce récit que notre plume est impuissante à terminer...

Dites si, après avoir lu tout ce que nos ancêtres si courageux, si chrétiens, et malgré tout si noblement soumis à la despotique autorité des lâches gouverneurs d'Acadie, dites si vous ne ressentez rien en vos cœurs : admiration sans borne pour tout ce qui porte le nom d'Acadien—horreur et dégoût pour les oppresseurs d'alors... et, ne craignons pas de le dire, d'aujourd'hui !

FIRMIN PICARD.

LE PARDON SUPRÊME

(POÈME EN PROSE)

Le Christ était exposé sur la croix et mourait. Goutte à goutte, son cœur pleurait par sa blessure ; et des larmes de sang coulaient de ses yeux caves. Un clou fixait ses pieds à la potence infâme ; ses grands bras décharnés sinistrement craquaient ; et sa bouche gardait l'amertume du fiel.

* * * *

Le Christ était étendu sur la croix et mourait. Et tous les mécréants et tous les incrédules s'en venaient regarder agoniser cet homme. Des vieillards, des enfants, des guerriers et des femmes. Les blasphèmes sifflaient dans leurs bouches rieuses. Et la lèvre du Christ était noire de fiel.

* * * *

Goutte à goutte son cœur pleurait par sa blessure. Ils regardaient la plaie béante et sacrilège. Leur cœur allègrement battait en leur poitrine. Forcés, ils frappaient la croix de leurs sandales. Alors le sang giclait, arrosant l'herbe fine, les pieds de l'Homme-Dieu, traversés d'un grand clou.

* * * *

Un vieillard s'écria : " Jésus, je te défie !... Ta bouche ne sait plus parler de Dieu le Père !... Tu ne peux plus montrer le ciel de ton index !... "

Le Christ, écartant ses bras dans un geste suprême, prononça doucement : " Je puis bénir encore. " Puis replaça ses mains aux clous de la potence, et, refermant les yeux, acheva de mourir.

HUGUES DELORME

M. ZOTIQUE FABIEN

Nec aspera terrent...

Cette devise pourrait peut-être sembler prétentieuse de prime abord ; mais quand j'aurai esquissé le portrait du jeune artiste qui en a fait son idéal, mes lecteurs seront de mon opinion. Qu'y a-t-il d'étonnant quand un jeune homme, plein de feu et d'enthousiasme, désireux de se tailler une large part en ce monde, trouve dans les choses difficiles un stimulant à s'élever davantage et ne craint pas les aspérités de la route ?

M. Z.-H. Fabien n'a pas encore conquis une place prépondérante dans le monde des artistes. Né d'hier, il compte à peine 21 ans ; notre jeune artiste, comme ce mineur qui travaille silencieux et frappe soudain le filon d'or qui lui donne la fortune, travaille avec amour et passion un art dans lequel il a déjà révélé de profondes connaissances. Chaque jour, la peinture lui découvre ses secrets.

Il est un proverbe italien qui dit :

*Chi va piano va sano,
Chi va sano va lontano.*

Notre jeune ami fera sa marque demain, car nous avons foi dans son courage et son talent. Le véritable génie ne s'élève que par lente gradation. Souvent les foules s'extasient devant un phénomène d'éloquence, d'art, etc., d'un bond on a atteint le sommet. Mais on retombe sitôt parce qu'il n'y a rien de sérieux pour étayer la base sur laquelle sont montés ces prodiges d'un jour. M. Fabien a déjà donné à ses admirateurs l'occasion d'applaudir des tableaux exécutés avec un réel talent. L'artiste consciencieux s'y montre maître de son œuvre, et tout connaisseur sérieux, en voyant ses derniers portraits et ses natures mortes, ne pourra que lui prédire un brillant avenir.



Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

M. Fabien fit ses premières armes au collège de Sainte-Cunégonde, sous la direction de professeurs expérimentés. Elève brillant de la Société des Arts, de la Royal Art Gallery, formé à l'école de MM. Dyonnet et Brynner, notre jeune ami a soif de plus amples connaissances. Il s'embarque jeudi, le 21 courant, pour l'Europe, pour perfectionner ses études au foyer même de l'Art : Paris, la Ville Lumière.

Sous un maître aussi distingué que Gerome, ses progrès ne feront que s'accroître. Nous lui souhaitons pleine réussite sur cette belle terre de France ; qu'il nous revienne mûri par l'expérience, dans le plein épanouissement de son talent, nous faire admirer ses œuvres et nous consoler un peu de notre pénurie d'artistes.

Notre pays est jeune, il a besoin d'être connu, apprécié par delà les mers. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces jeunes vaillants qui se jettent dans la mêlée, ne craignant pas de fouler les sentiers ardu de l'art pour nous donner, plus tard, l'occasion d'écrire une belle page de notre pays.

Nous apprenons, avec plaisir, que l'hon. M. Drummond a fait dernièrement l'acquisition d'une de ses peintures pour en orner un des appartements de sa somptueuse demeure de la rue Sherbrooke. Un autre de ses tableaux est au Rideau Hall, à Ottawa, la propriété du major Drummond.

En terminant, nous oserons lui donner un conseil d'ami : Les envieux font légion, cherchant à rabaisser le talent dès qu'il tente d'éclorre. Il en rencontrera de ces amers Zoïles qui chercheront à ternir ses succès et semer sa route d'aspérités. Qu'il marche bravement, les sommets appartiennent aux forts.—*Nec aspera terrent...*

SYLVIO.

CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Mirobolant veut dire admirable, merveilleux. Ce mot vient de *Mire* en vieux français, médecin et de *bolus*, pilule. Au XVII^e siècle, Hauteroche, auteur dramatique, mit sur la scène un savant médecin (*mire*) qui traitait tous ses malades avec des pilules (*bolus*) et auquel il donna le nom de Mirobolant.

Le mot liard, ancienne monnaie de billon, tire son nom de Hugues Liard, dauphin du Viennois qui en fit fabriquer le premier. On dit un liard, comme on dit un louis, un napoléon. Les liards étaient d'abord de couleur grise et valaient trois deniers. Vers le milieu du XVII^e siècle, on en fit en cuivre rouge qui ne valaient que deux deniers ; de là l'expression populaire ; il ne possède pas, il ne vaut pas un rouge liard.

A une certaine époque du moyen âge, les écoles de Paris payaient une redevance au premier chanoine de Notre-Dame. Plusieurs maîtres, pour s'affranchir de cette obligation, s'en allaient avec leurs élèves faire la classe en cachette dans les champs, derrière les buissons voisins de la ville. De là vient le nom d'écoles buissonnières donné à ces écoles de contrebande. Depuis, le sens de cette locution a changé ; faire l'école buissonnière veut dire : ne pas aller à l'école et jouer ou dormir à l'ombre des buissons comme aiment à le faire les écoliers paresseux.

Rien ne ressemble moins à une petite flûte que les haricots désignés sous le nom de flageolets. Les latins appelaient le haricot *phascolus* dont nos pères firent *faviole* et pour désigner de petits haricots encore verts dirent faviolets ou fasiolets. Plus tard, la tradition de ces mots fut oubliée et, trompé par le son, on changea le vieux diminutif en *flageolet*.

" De quel pays est donc ce grand jeune homme dont les manières sont si empruntées et le jargon si singulier ? demandait un jour une dame.

—De la Flandre, lui répondit-on." Deux jours plus tard, se trouvant dans la même compagnie : " Où donc, dit-elle, est le grand flandrin ? " On rit, et le nom de flandrin resta dans la langue pour désigner les gens secs et de tournure peu distinguée.

Les jongleurs et les baladins, dont la bourse était fort légère, se trouvaient souvent dans un grand embarras, lorsqu'il leur fallait payer l'impôt. Le fisc les traitait avec indulgence et exigeait seulement que les pauvres diables fissent danser leurs chiens et grimacer leurs singes à la porte de la ville. De là est venu le proverbe : " Payer en monnaie de singe. "

Cette locution signifie aujourd'hui : se moquer de son créancier, ne pas le payer.

Calino examinateur.

—Pouvez-vous me dire, mon jeune ami, demandait-il au candidat, à quelle époque a éclaté la Révolution de 1848 ?